



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

IMPRESSIONS D'ALLEMAGNE

Le hasard a voulu que le 3 octobre 1990, jour de naissance de la nouvelle Allemagne, je me sois trouvé à Fribourg en Brisgau et à Titisee (Forêt-Noire), dans cette même région où, cinquante ans plus tôt, j'assurai la récolte des pommes de terre et la coupe de bois en forêt comme prisonnier de guerre. De ces six premiers mois de captivité j'ai toujours gardé le plus mauvais souvenir, pour des raisons qu'il n'est point besoin d'expliquer encore une fois, et qui ont été partagées à peu près également par la quasi-totalité des prisonniers à l'époque. La splendide beauté des noirs sapins au flanc des collines me laissait de marbre, mes yeux refusaient de la voir, et mon esprit nouvellement rebelle s'ingéniait à lui opposer celle des Vosges voisines ou des hautes vallées pyrénéennes ! La belle ordonnance du Schwarzwald ne me faisait pas oublier l'ombre nazie qui la couvrait de son sigle noir flottant aux quatre vents des chemins et des routes, synonyme d'oppression camouflée dont la réalité m'apparaîtra au fur et à mesure des travaux et des jours endurés alors outre-Rhin.

3 OCTOBRE 1990 : un demi siècle d'histoire s'est écoulé, l'Allemagne vaincue et divisée retrouve aujourd'hui son unité et sa souveraineté. Mes yeux et mon esprit ont changé assurément, mais un je-ne-sais-quoi me retient et me garde au moment où je foule à nouveau cette terre étrangère...

Je m'attends à trouver un peuple en liesse sous de nouveaux oriflammes, dansant, chantant et buvant avec de grands rires dans la lumière de ce beau jour d'automne. Mais c'est le calme et la paix, presque le silence, dans les rues et sur les places de Fribourg, sur les rives du Titisee au pied des noirs sapins impassibles. J'ai seulement relevé sur de rares et discrètes banderoles, ou sous forme de graffiti muraux, les slogans

opposés — porteurs d'affrontements futurs ? — «Niemals Grossdeutschland» - «Nicht Kleine Deutschland», expressions politiques « relayées » ici et là par le drapeau tricolore avec ou sans l'aigle allemand... La foule bon enfant bigarrée, pacifique, discrète, coulait sur les trottoirs dans une apparente indifférence à la symbolique du jour.

Quel contraste avec les mises en scène du troisième Reich gardées en mémoire !

Un ami à qui je relatais ces brèves mais surprenantes impressions d'un jour m'écrivit :

«...Le calme dont tu as été le témoin en pays de Bade, de Neubrisach à Titisee ne m'étonne pas. Il me semble que hors des villes importantes où ils ont pu se rassembler et manifester leurs sentiments, les Allemands n'aient pas débordé d'enthousiasme. Pour beaucoup, je crois, ce jour de fête (nationale) n'a été qu'un jour férié comme les autres. Si la réunification n'est refusée que par 11 % de la population ouest-allemande, elle est trop « problématique » pour provoquer, même chez ses partisans, une passion exhubérante. L'attitude des Allemands à l'égard de leur unité retrouvée mériterait un long développement : multiples sont les causes de cette tiédeur, la méfiance provient aussi bien des matérialistes (dont les intérêts sont touchés) que des idéalistes de gauche, internationalistes par conviction. En tant que Français, nous ne pouvons que nous réjouir de ce bémol mis au patriotisme. Qu'aurions-nous dit si les Allemands avaient été unanimes à crier leur fierté ? » (...)

Un bémol ? Fasse le ciel que demain les Allemands bémolisent sur toute la clé, leurs amis et voisins apprécieront alors la nouvelle tonalité européenne.

J. Terraubella.

Une journée à SION avec l'U.N.A.C. 11 septembre 1990

Tôt le matin le vaste parking est pris d'assaut, l'annonce de la grande foule. Après le succès de l'an dernier, Robert DEVILLE le valeureux délégué de l'UNAC, a, exceptionnellement, à l'occasion du 45^e anniversaire de notre retour et du cinquantenaire de la Bataille de France, organisé un grand rassemblement à Sion.

De la terrasse extérieure d'un restaurant, le ciel lorrain sait aussi être accueillant, Robert DEVILLE reçoit ses « pèlerins », un petit bonjour, un signe de la main, un sourire, une poignée de main. Le défilé continue vers le haut.

A sa table pleine de papiers, de documents, il remet ceux qui n'ont pu être envoyés. Des retardataires négligents, trop nombreux, s'inscrivent pour le repas, le moment venu ils perturberont le bel ordonnancement de plus de 400 personnes attendues. Enregistrés les excusés de dernière heure : c'est ainsi que P. DURAND, forme retrouvée, la mort dans l'âme a dû renoncer ; la veille son épouse s'était malencontreusement fait une entorse à la cheville.

L'esplanade de la Basilique a l'honneur de cette première heure, chacun cherchant sous les numéros de leurs stalags un nom connu ; vite les groupes se forment, c'est le temps des retrouvailles. Déjà, l'heure de la réunion générale approche et c'est le mouvement inverse vers la Basilique.

Là, les places assises sont rapidement prises, les chaises supplémentaires ne suffisent pas, les plus vaillants resteront debout.

Fidèle de ces lieux, l'orateur, Marcel SIMONNEAU, président national de l'UNAC est écouté religieusement ; thème développé : 45^e anniversaire du retour, cinquan-

tenaire de la Bataille de France ; petite incursion revendicative avec au passage quelques égratignures vers le Secrétaire d'Etat aux A.C. et V.G. Les applaudissements ne lui sont pas ménagés, comme ils le furent aussi, dès son apparition, à Robert DEVILLE venant donner les dernières indications d'intendance.

A la fin de la réunion les participants se dirigèrent vers le monument de la Paix, où l'on vit les veuves et épouses des A.C.P.G. planter des oeillets multicolores dans des vasques à la mémoire de tous les camarades disparus. Le Père DEBS prononça une allocution pleine d'espoir, de paix et de liberté.

Retour à la Basilique, la messe fut célébrée par le Chanoine Emile CHONE, de Pont-à-Mousson, officier de la Ligne Maginot et ex-pensionnaire de l'Ofilag XB, qui prononça l'homélie.

A l'issue de la messe, chacun prit le chemin des restaurants désignés. 450 repas furent servis dans trois d'entre eux (même menu).

Nous redisons un grand merci au Père DEBS, à Marcel SIMONNEAU pour sa fidélité, à Robert DEVILLE, cheville ouvrière de ce grand rassemblement. Rencontré plus tard il me confessa la satisfaction retirée de cette journée, mais aussi le soulagement d'un énorme poids.

Sion est le cadre idéal pour une telle manifestation. Petite promenade dans le parc, dernier coup d'œil du haut de la « Colline » sur le magnifique panorama du Saintois, cher à Maurice BARRES. Ce secteur du Saintois il faut s'en souvenir et ne pas oublier qu'il fut en juin 1940 le théâtre de combats meurtriers, sans espoir mais pour l'honneur.

J. WEBER.

Il y a cinquante ans, LES PREMIERS JOURS DE MA CAPTIVITÉ

La vie est un combat permanent. Sur son chemin l'homme se heurte, inévitablement, à bien des obstacles qu'il doit surmonter, c'est le cadre de sa destinée. En ce mois de juin 1940 je n'échappe pas, non plus, aux mauvais coups de l'adversaire puisque capturé par les Allemands et prisonnier avec les hommes de mon régiment. Ce premier contact avec l'ennemi n'a rien d'euphorique, cris, jurons, menaces sont à l'ordre du jour. Etroitement surveillés nous ne pouvons pas hasarder le moindre pas au milieu de la place de ce petite village vosgien « Les Trois Scieries », où nous

sommes rassemblés. Les gardiens qui nous comptent et recomptent n'arrivent pas à trouver toujours le même nombre de prisonniers qu'ils ont sous la main. Erreur, discussion, ein, zwei, drei, iawohl, richtig. Enfin ils sont d'accord, le compte est bon. Le comique de cette situation, qui m'amuse, va se renouveler maintes fois au cours de ma captivité.

La fraîcheur du matin s'estompe sous les assauts d'un soleil généreux qui réchauffe mes membres endoloris. Après une retraite épuisante, sans sommeil ou presque, le besoin de dormir l'emporte sur la faim et

la soif. Exténué je succombe et dors debout. Soudain je sursaute et suis tiré de ma léthargie par des cris et un coup de feu. Méprisant le danger, mais mal inspiré, l'un des nôtres est blessé alors qu'il tente de s'échapper. Face à cet acte inhumain, nous protestons énergiquement auprès des gardiens. Excités, ces derniers crient, gesticulent, et nous menacent. Deux d'entre eux nous mettent en joue, un troisième tire des coups de feu en l'air. Nous faisons l'apprentissage de la captivité et comprenons qu'il est préférable de mettre un bémol à notre indignation, si justifiée soit-elle, afin d'éviter un nouveau drame toujours possible.

Qu'il est amer ce premier matin de captivité. Meurtri par l'épreuve je suis un homme sans voix, brisé, humilié, abandonné à moi-même. Ma vie bascule, change brusquement de cap pour emprunter un chemin cahoteux, aucunement pavé de roses. L'apparition d'un officier allemand met un terme à mon tourment. Grand, svelte, jeune, élégant, il s'avance vers nous et dans un excellent français nous déclare :

— Vous êtes prisonniers de guerre et à ce titre pris en charge par l'autorité militaire allemande de laquelle vous dépendez désormais. Je vous demande d'être patients, disciplinés, ne doutez pas et ne vous souciez pas de l'avenir parce que votre libération ne saurait tarder. La réconciliation franco-allemande conduira nos deux pays vers une paix juste et durable.

Soudain une voix s'élève.

— Si votre réconciliation consiste à tirer des coups de fusil sur des prisonniers en quête de liberté, alors je dis non à votre marché de dupe.

Une expression d'agacement passe sur les traits du lieutenant qui, néanmoins, répond d'un ton calme :

— L'incident qui vient d'avoir lieu est infiniment regrettable, je le déplore. A l'avenir je veillerai à ce que cela ne se reproduise plus. Maintenant tenez-vous prêts, nous allons partir.

— Partir où ? si c'est pour Paris je connais le chemin, je n'ai pas besoin de guide, lui lance un parisien grand et sec comme un sarment de vigne.

Des rires fusent çà et là. L'officier ne bronche pas, il lève la main et d'un geste donne le signal du départ. Nous nous mettons en route, les premiers pas sont laborieux, la fatigue accumulée au cours des jours précédents est un bien lourd fardeau dont il faut s'accommoder. A un détour de la route une vieille demeure marquée par les ans. Là, une fillette guette notre passage pour nous donner le pain qu'elle a dans les mains. Je ne résiste pas à l'attrait de cet aliment tant convoité par un estomac qui crie famine. Je sors des rangs et me dirige vers l'enfant. Un gardien me voit, me poursuit et arrivé à ma hauteur me donne un coup

A L'OPÉRA-PROVENCE
Le prochain rendez-vous :
DIMANCHE 13 MARS 1991
12 heures.
VENEZ NOMBREUX !

de crosse dans le dos puis applique le canon de son fusil sur ma nuque. Je transpire de peur et de colère, reviens sur mes pas en toute hâte et reprends ma place auprès de mes camarades. L'incident est clos, mais mon émotion est telle que j'en ai la tremblote.

Tel un observateur l'officier attarde son regard sur cette cohorte de prisonniers dont il assure la surveillance. Invités à le suivre nous quittons la route, empruntons un chemin étroit qui débouche sur une vaste clairière, c'est la halte tant attendue. Là, à l'ombre de chênes séculaires je m'accroupis et m'endors au milieu de mes camarades également gagnés par le sommeil.

Je suis réveillé par un coup de sifflet, la pause est terminée. Un gardien ouvre la marche, nous le suivons sans enthousiasme et avançons péniblement sur une route poussiéreuse bordée de grandes et mauvaises herbes. A l'entrée d'un petit village coquet, hommes, femmes et enfants agglutinés sur le pas des portes nous regardent passer. Un vieil homme à la barbe blanche se détache d'un petit groupe, s'avance timidement pour nous distribuer des cigarettes. Le gardien qui m'a frappé intervient et le repousse si brutalement que le malheureux tombe à la renverse. A deux pas une jeune femme blonde, un bébé dans les bras, a les larmes aux yeux à la vue d'un tel spectacle.

Je suis bouleversé, révolté, par le comportement de cet homme. Que se passe-t-il dans les sphères obscures de son cœur ? Comment en est-il arrivé à la négation de la personne humaine, à ce triomphe du sadisme sur l'amour ?

Loin à l'avant, l'officier n'a rien vu. En guise de diversion j'échange quelques propos avec mes camarades puis je réfléchis et m'interroge sur les causes et les effets de cette guerre. Pourquoi des millions d'êtres humains sont-ils opposés les uns aux autres par la volonté d'une poignée d'hommes « Les Grands de

Suite page 2.

Il y a cinquante ans, LES PREMIERS JOURS DE MA CAPTIVITÉ (Suite)

ce Monde ? Au cours des siècles il en a toujours été ainsi, aujourd'hui, malgré l'évolution des mentalités rien n'a changé en ce domaine. Oui, l'histoire est bien un éternel recommencement.

Saint-Dié est proche, en traversant cette localité je crois découvrir dans le regard des habitants, comme précédemment à Raon-l'Étape, un brin de curiosité et de tristesse. Que pensent-ils de nous ? de ces soldats vaincus, crasseux, barbus. La marche continue, j'avance le dos courbé sans me préoccuper de ce qui se passe autour de moi. Les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres, le soleil se fait de plus en plus discret puis disparaît à l'horizon. Le lieutenant nous fait signe de le suivre et se dirige vers un vaste enclos ; c'est là que nous allons passer la nuit. Exténué je m'allonge sur l'herbe et sans autre préambule m'endors sous un ciel constellé d'étoiles. Ainsi s'achève ma première journée de captivité si fertile en émotions et riche en péripéties.

Le lendemain matin je suis réveillé par le chant d'un coq de la ferme voisine, le jour se lève. Mes camarades s'éveillent les uns après les autres alors que mon attention est attirée par la présence d'un véhicule militaire stationné à l'entrée de l'enclos. Des gardiens vont à la rencontre du chauffeur et prennent possession des denrées alimentaires qui nous sont destinées. La distribution se fait avec une dextérité parfaite, une boule de pain pour huit et quelques biscuits par tête de pipe. En guise de café, de l'eau, d'un goût douteux et d'une fraîcheur qui ne l'est pas moins.

Après avoir absorbé ce peu de nourriture je me sens mieux. Mais cette embellie se dissipe lorsqu'il faut reprendre la route pour une destination inconnue. L'un de nous, qui parle couramment l'allemand, s'informe auprès des gardiens qui prétendent ne pas connaître l'itinéraire du jour. J'ai le sentiment qu'ils ont l'ordre de se taire. Enfin, je remarque, non sans surprise, que le gardien irascible de la veille et l'officier ne sont plus des nôtres, cette absence est soulignée par tout le monde. C'est un feldwebel (adjudant) qui a pris le relais. Il n'est ni pire ni meilleur que son prédécesseur, évitant toute familiarité avec ses subordonnés alors qu'il semble se désintéresser de nous. Curieux personnage en vérité.

Le soleil est moins agressif ; lorsqu'il se cache une zone d'ombre répand ses bienfaits sur nous avec l'apport d'un soupçon de fraîcheur fort agréable. Devant moi un gars à la tignasse rousse scrute le ciel et affirme, le plus sérieusement du monde, qu'il va pleuvoir. Personne ne le contredit, nos piètres connaissances en météo incitent à la réserve. Il est midi avec la première halte de la journée. Même processus que celui de la veille, repos et nouveau départ pour une marche interminable et épuisante. Nous traversons le petit bourg de Wisembach, des prisonniers sont déjà passés, après nous d'autres suivront.

Les habitants ne semblent pas trop affectés par ce spectacle qui, chaque jour, meuble leur horizon. L'habitude émousse la sensibilité de l'être, le rend moins réceptif à la souffrance et aux laideurs de la vie. A la sortie de cette localité j'aperçois un jeune cycliste décontracté, le sourire aux lèvres. Arrivé à notre hauteur il s'arrête pour nous déclarer qu'il est Alsacien, qu'il vient d'être libéré par les Allemands et que notre tour est proche, puis enfourchant son vélo il disparaît tel un messager venu apporter la bonne nouvelle. Une nouvelle qui nous met le cœur en fête. La joie est contagieuse, devant moi un Vendéen se met à chanter :

— Viens poupoule, viens poupoule, viens...

Le malheureux s'il savait, si nous savions ce qui nous attend, cette joie subite cesserait vite.

Hypnotisé par la perspective d'une proche libération je ne sens plus ma fatigue, ne me rends pas compte du chemin parcouru. Néanmoins, je constate que la route est étroite, de plus en plus sinueuse et qu'elle grimpe. Après une marche soutenue, pénible, nous atteignons le col de Ste-Marie aux Mines et la localité du même nom. De ce promontoire j'admire la splendeur du paysage. Je suis saisi par l'atmosphère romantique qui émane de ces massifs montagneux habillés de sapins et de hêtres d'un vert tendre. Le décor grandiose de la montagne m'offre un cocktail de sensations à telle enseigne que j'en oublie ma condition de captif. Hélas ! la réalité revient au galop. L'étape d'aujourd'hui est longue, épuisante et va se terminer tard dans la nuit.

Nous continuons en direction de Sélestat, petite ville alsacienne qui nous accueille à la lueur de ses réverbères. Parqués au milieu de la place principale nous bénéficions d'une halte nocturne d'une durée indéterminée, l'adjudant s'éloigne et disparaît. Je promène mon regard autour de moi, à ma droite un kiosque occupé par des soldats allemands qui jouent des marches militaires. Il y a comme un air de fête chez l'adversaire, Hitler a gagné la bataille de France, oui ou non ?

Alors que nous sommes là en attente une jeune Alsacienne s'approche de moi et à la faveur de la nuit me propose de la suivre. Elle veut me prendre en charge afin que je puisse échapper à l'étreinte de l'ennemi. « Le mensonge, arme favorite des Allemands, est très efficace pour destabiliser l'adversaire. La libération des prisonniers français n'aura pas lieu, affirme-t-elle ». Après mûres réflexions je rejette cette offre généreuse, chaleureuse, parce que dans ma naïveté je suis persuadé que je vais être libéré. Elle insiste, je la remercie sans pour autant accéder à ses désirs. Alors elle s'éloigne comme à regret, déçue par mon incompréhension. L'adjudant réapparaît et nous repartons dans la nuit pour un très court trajet puisque nous allons camper à la belle étoile dans une prairie située à la sortie de la localité.

Pas besoin de berceuse pour m'endormir, je m'affale sur l'herbe. Au cœur de la nuit je suis réveillé par une pluie battante. Les prévisions météo de notre camarade s'avèrent exactes. Pas mieux lotis que nous, les gardiens pestent contre cette pluie qui, enfin, consent à s'arrêter. Impossible de se reposer avec sur le dos des vêtements gorgés d'eau.

Après une fin de nuit blanche c'est le petit déjeuner habituel, en quelques minutes nous absorbons le peu de nourriture qui nous est allouée. J'ai mal au dos, le coup de crosse reçu il y a deux jours est la cause d'une douleur diffuse qui ne cesse de se manifester. Pour moi, la journée commence sous de mauvais auspices. Notre compagnon qui maîtrise parfaitement la langue de Goethe est un excellent interprète, véritable trait d'union entre les prisonniers français et les Allemands. Voici qu'il s'entretient avec l'adjudant puis revient vers nous pour nous annoncer que l'étape d'aujourd'hui, la dernière, va prendre fin à Colmar.

Cette bonne nouvelle nous comble d'aise, aussi reprenons-nous la route avec un courage accru, le bout du tunnel est proche.

Nous sommes salués et encouragés par deux jeunes Alsaciens également rendus à la liberté. Pour nous tous, il n'y a plus le moindre doute, notre libération doit faire partie du programme. A mes côtés, mon meilleur camarade, Raoul VIOLA, blessé au pied droit il boîte et souffre terriblement, ne peut, ne veut plus avancer. Je le prends par le bras et l'entraîne malgré lui, il doit continuer sa route coûte que coûte pour lui-même, son épouse et son petit garçon. S'il refuse de marcher peut-être risque-t-il d'être abattu d'une balle dans la nuque, ou dans le meilleur des cas d'être rudement malmené. Tout dépend des gardiens, certains se montrent compréhensifs, humains. D'autres, au contraire, sont animés de mauvais sentiments, n'hésitant pas à franchir les frontières du mal...

Au cours de cette dernière étape je découvre l'Alsace profonde au riche terroir. Tout au long de la route des vignobles, des parcelles de houblon et des champs de blé. De lourds épis verdoyants semblent s'incliner sur notre passage comme pour nous souhaiter la bienvenue. Je suis conquis par la gentillesse des habitants, leur sens de l'accueil alors qu'ils s'emploient à tromper la vigilance des Allemands pour nous distribuer vivres, cigarettes ou friandises. Il y a dans le regard de ces hommes et de ces femmes comme une lumière de fraternité humaine qui me procure une émotion si douce que j'ai l'impression d'être en paix avec tout l'univers.

Et voici que Colmar est en vue, c'est la fin de l'ultime étape. Nous faisons notre entrée dans cette grande ville alsacienne. Je suis émerveillé à la vue de ces maisons anciennes et de ces vieilles églises. Il y a tant à voir et à admirer que la traversée de cette agglomération est trop brève à mon gré. Cette promenade surveillée prend fin à la caserne des Chasseurs où nous sommes enfermés et livrés à nous-mêmes.

Des groupes se forment selon les affinités, certains préfèrent naviguer seuls sur cet océan de misères. Trois camarades et moi-même unissons nos énergies et formons une petite équipe solide, soudée. Notre premier objectif est de trouver un endroit où nous puissions nous reposer. Nos recherches se soldent par la découverte d'une petite pièce inoccupée située au rez-de-chaussée de la caserne. Nous la prenons d'assaut et allongés sur le parquet nous sombrons dans un sommeil profond qui ne prendra fin que le lendemain tard dans la matinée. Après une toilette sommaire nous allons aux nouvelles et apprenons qu'un repas est distribué chaque soir, le seul dans la journée. Au menu une tranche de pain et deux louches de soupe dans laquelle surnagent quelques lambeaux de mauvaise viande.

Nous nous organisons et tuons le temps à palabrer, à jouer aux cartes ou à dormir, il y tant de sommeil à rattraper. Plusieurs jours s'écoulent sans que rien de concret ne vienne étayer l'ébauche d'une libération. Les Allemands sont discrets, ils ne parlent plus de nous renvoyer dans nos foyers.

Pour moi, le temps des illusions est révolu. Je pense de nouveau à cette jeune Alsacienne qui, envers et contre tous, voulait m'arracher aux griffes de l'ennemi, comme elle avait raison. Les regrets sont stériles, il est inutile de s'appesantir sur le passé.

Je décide de sortir de ce guépier coûte que coûte, une décision partagée par mes camarades. Nous prenons contact, très discrètement, avec un délégué de la Croix-Rouge française qui a ses entrées dans la caserne. Un plan d'évasion est à l'étude, tout doit aller très vite. Hélas, le soir même grand branle-bas dans toute la caserne. Les Allemands nous rassemblent puis nous conduisent à la gare sous bonne escorte.

Entassés à cinquante par wagon, nous partons à destination de l'Allemagne pour cinq ans de « vacances » derrière les barbelés.

R. AIGUILLON.

LA CAPTIVITÉ, UNE EXPÉRIENCE UNIQUE

La captivité, épreuve ou expérience humaine ; les deux certainement.

Des épreuves, oui, la captivité fut une suite de dures épreuves. Courage, ténacité, résistance physique, tenir intellectuellement, garder le moral et tout ceci sous la menace, la contrainte permanente des vainqueurs, mèrent à contribution tout ce qui a fait que le soldat français captif ne s'est pas résigné à subir, en restant digne de son uniforme, de sa patrie. Expérience unique, par les dures conditions des camps, dans le brassage permanent des hommes.

Captivité ! creuset terrible, mille épreuves, celle de la défaite, de l'esclavage, de l'humiliation, de l'exil.

Cinq ans derrière les barbelés. Malgré ces longs mois, la plupart des P.G. sont restés des hommes. Expérience de la solidarité, de l'amitié, au-delà des clivages sociaux, politiques, religieux, philosophiques.

De cette longue expérience de la captivité est né l'esprit P.G., fait de fraternité et d'amitié, qui dure depuis un demi-siècle.

Epreuve collective et personnelle, la captivité fut l'école de la tolérance, de la solidarité active, un humanisme fraternel.

Amis P.G., soyons fidèles à cet esprit des camps, à la fraternité des kommandos !

Amis P.G., soyons dignes du passé « barbelé », restons des hommes !

André CHABERT.

Kdo 22288 - Stalag VA, VB.

LA FRANCE N'EST PLUS AU MILIEU DE L'EUROPE ; C'EST L'ALLEMAGNE.

Montesquieu. Cahiers II.

Hesdin - 40

Juin 1940 à fin novembre - Parqués 1000 à 1500 dans une caserne de la ville. Littéralement affamés du fait des restrictions imposées de par les surcharges de P.G., de gardiens et de troupes allemandes — vu la proximité de l'Angleterre — détachements de DCA, de panzers et de cavalerie. Nos journées se passaient à tourner en rond, en attendant le seul repas vers 11 heures, qui rassemblait tout le monde autour de 3 vieilles roulantes modèle 17, d'un groupe d'artillerie capturé. Immenses baquets où tout flottait... patates, feuilles de chou, rata, vagues morceaux de viande de ? etc., etc.

Deux louches à ceux qui avaient leur gamelle, les autres une louche dans de vieilles boîtes à conserve. Un morceau de pain noir et de margarine, soit disant pour le repas du soir...

Un jour un de mes copains vit atterrir dans son récipient un morceau important qui attira, autour de nous, bien des convoitises. Après examen il s'avéra qu'il s'agissait d'un œil entouré de chair — œil de ?

Parfois des petits kommandos sortaient de la caserne pour des corvées, bien encadrés et pour ces heureux c'était le double bonheur, voir des civils français, mais surtout, si les gardiens étaient un peu humains, recevoir et emporter, cachés, quelques petits paquets donnés par les braves gens d'Hesdin en se privant. Ce récit je l'ai écrit pour les remercier surtout car ils étaient terriblement rationnés eux aussi.

Le plus difficile c'était au retour, la fouille. Bien des paquets ont été ramassés. Mon ami de Béziers (receveur des Finances dans le civil) et moi, eûment un jour la chance de faire partie d'une corvée. La grille s'ouvrit et avec une dizaine d'autres nous sortîmes. Où allions-nous ? Pour quel travail ? Ruhig mensch...

Dans une ruelle peuplée de cafés d'où sortaient et entraient des soldats allemands et des filles outrageusement fardées, l'une d'elles s'approcha de moi et me dit : « Ton nom. Vite ! Prénom et numéro de matricule allemand. Vite ! Vite ! » Surpris, oh combien, je dévoilais ces secrets militaires et ma fée me laissa. Personne

n'avait rien vu, sauf mon ami à qui cela donna des idées. Au retour il avait préparé un papier à l'adresse de M. le Directeur de l'enregistrement d'Hesdin, qu'il remit en douce à une petite fille qui comprit...

Et le miracle se réalisa dès le lendemain. Vers 11 heures nos deux noms et numéros matricules furent appelés au corps de garde et parmi beaucoup d'autres heureux, 2 paquets ouverts nous furent remis. Un gros morceau de pain blanc à mon ami, de la part du Receveur, et à moi-même deux tranches de pain avec un morceau de saucisson. Donateur inconnu...

Nous sommes restés à Hesdin, mon camarade de Béziers et moi jusqu'à la fin novembre. Tous les deux jours un petit paquet nous arrivait. Sans un mot, mais que dire devant des gestes tels, gratuits, suivis. C'était en 1940, 50 ans après si mon camarade hélas n'est plus, moi je n'ai pas oublié... et je dis merci aux habitants d'Hesdin.

Henri FISSE.

Bourg-sur-Gironde. 1990.

□

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.



14 OCTOBRE 1990 A PARIS

Pensées d'automne : les feuilles mortes se ramassent... Place de la Trinité / Le vent d'automne se lève / La Chaussée d'Antin est déserte...

Quelques pas encore, et voici « L'Opéra-Provence ». Midi sonne au campanile de la belle église Renaissance. On se retrouve peu nombreux, un peu mélancoliques mais heureux quand même en dépit du temps et de ses outrages... L'amitié nous réchauffe et nous n'avons garde d'oublier ceux qui n'ont pas pu venir. Qu'ils surmontent leurs peines et leurs chagrins, les noirs nuages sont toujours bordés d'argent!

Entouraient le Président René SCHROEDER et son épouse : MM. et Mmes DUEZ, BALASSE, DELAUNAY ; Mmes : COURTIER, CADOUX, MIQUEL, CROUTA.

S'étaient excusés : MM. et Mmes : GRESSEL, BATUT, GRANIER, RAFFIN, REIN, ARNOULT, YVONET, RIBSTEIN, DERISOUD, VAILLY, SENECHAL, JACQUET, VECHAMBRE, et nos amis belges : BELMANS, DENIS, LEGRAIN.

Le Président de l'Amicale, Joseph LANGEVIN, souhaite la bienvenue aux participants. Le prochain rendez-vous est fixé au 13 JANVIER 1991 pour la traditionnelle galette des Rois et l'échange des vœux. Que 1990 se termine bien pour tous!

CARNET BLEU

Il n'est pas trop tard pour souhaiter la bienvenue à Jean, né le 7 août 1990 de François et Claudie DUVAL.

Nos félicitations aux « grands parents » ainsi comblés : René et Simone FAUCHEUX.

OMISSION

« QUAND L'ARDECHE... » (Lien de septembre, p. 3) :

Retenus par des obligations familiales et autres, bien des amis s'étaient excusés de ne pouvoir être avec nous ce jour-là — mais le cœur y était. Ainsi : CHABALIER, CAUSSE, POUDEVIGNE. Que me pardonnet ceux que j'oublie...

L. VIALARD.

La captivité à Ulm en 1870-71

par le R. P. Joseph, Aumônier des Prisonniers de Guerre. (Suite du n° précédent)

Un jour on apporta du chemin de fer, dans l'hôpital, un jeune soldat en proie au tétanos, mais on avait négligé de se procurer un billet d'entrée; l'inspecteur fut inflexible : on le laissa dans les corridors par un froid de 12 degrés. J'arrivai sur ces entrefaites; j'obtins à force d'instances qu'il fût couché dans un lit; je lui fis avaler un cordial; il expira peu après.

Mon Dieu! je n'accuse pas cet Allemand; je fus témoin des mêmes scènes aux portes de l'hôpital militaire de Strasbourg. Que voulez-vous, le dieu règlement est là; périsse toutes les armées, plutôt que de lui faire une entorse! Les hommes sont faits pour le règlement, et non pas le règlement pour les hommes. La conclusion est que le réglementarisme, qui a tué la France, finira par tuer toute l'Europe.

Et après toutes ces barbares inhumanités, il ne nous reste que la ressource suprême des gémissements qui s'échappent involontairement de la conscience opprimée.

La place convenable pour loger une si grande multitude manquait surtout. On fut réduit, dans plusieurs villes comme Posen, Magdebourg, etc., à l'emploi des tentes; nos malades même y avaient leurs lits dans la boue; les affections les plus graves n'étaient abritées que par un peu de toile; l'eau suintait au travers de la tente et tombait sur leurs couches. On m'a rapporté qu'à Posen quelques hommes seraient morts gelés dans la nuit du 10 décembre; la violence du vent était si grande qu'une tente fut enlevée au milieu de la nuit; vingt lits remplis de malades furent ainsi découverts et laissés à la belle étoile. Au mois de janvier, heureusement, tous ces tristes campements avaient disparu.

Nos prisonniers arrivaient entassés pêle-mêle; c'était une incroyable confusion de tous les uniformes, de tous les costumes, de tous les régiments : zouaves, ligne, marine, garde impériale, artillerie, génie, tout était confondu; on n'avait fait d'exception que pour les turcos. La vue de ces compagnies avait quelque chose de fantastique, et faisait éprouver les plus pénibles sentiments.

Il était indispensable de classer cette multitude...

Il n'est pas sans intérêt de faire connaître le milieu dans lequel nous avions à vivre.

Nous étions arrivés en pays ennemi; l'atmosphère avait je ne sais quoi de suffocant.

Des triomphes sans cesse renaissants célébrés par les joies folles de la populace, qui insultait publiquement, dans les rues, à notre malheur; les angoisses

de la patrie qui s'agitait derrière nous dans les étreintes d'une agonie sans fin; ces jeunes captifs si nombreux, dont la présence sur la terre de l'exil, était la démonstration la plus navrante de notre ruine, nous mettait la mort dans l'âme mille fois le jour. Nous avions de plus à porter le poids accablant de relations continues et nécessaires avec nos vainqueurs et nos maîtres. Il fallait une prudence à toute épreuve, des ménagements extrêmes : la moindre parole, un manque de tact, une démarche inconsidérée, pouvaient tout perdre.

Telle était la situation.

Dans les écrits publiés jusqu'à ce jour, il y a eu un parti pris de dénigrer tout, jusqu'aux qualités les plus incontestables des Allemands. C'est du patriotisme mal entendu.

Certes, nous ne sommes pas disposés à exalter les incendiaires de Bazeilles et de Châteaudun, les sauvages bombardiers de Strasbourg, les pillards de nos campagnes inoffensives. Nous avons vu ces horreurs de trop près pour ne pas les maudire, et ne pas ressentir le châtement mérité que l'avenir réserve à ces barbaries. Tout empire qui se forme par de tels moyens n'est pas viable.

Mais, comme il faut être juste, nous dirons que nous avons rencontré, chez quelques Allemands, de la bienveillance et des sympathies qui ont allégé notre mission (d'aumônier).

« A la tête du gouvernement d'Ulm se trouvait le général prussien Pritwitz, septuagénaire d'un haut mérite, qui avait contribué largement à l'œuvre des fortifications, dont l'une porte son nom. Il n'aimait pas la France, et ne cachait pas son mépris pour nos mœurs, nos allures, nos défauts et surtout notre irrégularité. Mais il paraissait équitable et ne manquait pas de compassion. Les ordres qu'il recevait de Berlin étaient toujours rigoureux : il savait en mitiger l'exécution; il conciliait l'humanité avec le devoir, accueillait les suppliques de nos soldats, et y faisait droit quand cela était possible.

Il tenait personnellement à la présence d'un aumônier français, et si je n'ai pas été banni ou emprisonné, comme plusieurs de mes collègues, c'est en partie à son esprit conciliant que je le dois. (...)

Le général gouverneur m'avait autorisé à visiter les casernes et les forts; je me gardai bien d'abuser de cette faveur, et pour ne point favoriser la susceptibilité de ses subalternes, je ne m'y rendais que pour des motifs sérieux.

Chaque fort avait des infirmeries; il fallait m'assurer si les secours : vêtements, vin, chocolat, etc., étaient distribués régulièrement, et arrêter, s'il y avait lieu, les abus et les détournements. Je tenais à constater aussi les besoins des valides.

(...) Dans les villes où les prêtres français ne purent aborder nos soldats, les ecclésiastiques allemands qui connaissaient un peu notre langue recherchaient avidement les fonctions d'aumônier; et il faut leur en savoir gré : aux peines d'un ministère laborieux s'ajoutaient les haines, les susceptibilités d'un gouvernement ombrageux; leur dévouement compromettait leur avenir, et, parce qu'ils se montraient charitables, ils furent accusés plus d'une fois d'être du parti français, comme on accusait sottement nos confrères de France de se tenir au parti prussien... / Plus une calomnie est absurde, plus elle est accueillie.

(...) Tout d'un coup 400.000 soldats sont entraînés en exil et jetés en prison. Ils y arrivent brisés par les fatigues, épuisés par les privations, accablés par le désespoir; et presque nus, ils vont passer de longs mois sous les rigueurs d'un climat sibérien.

Qui songeait alors à eux? Qui les a suivis en Allemagne pour s'associer à leurs douleurs et à leurs privations? Ce sont les aumôniers... « J'ai été prisonnier, et vous êtes venu me visiter ».

« Nous étions presque à l'entrée de l'hiver; la dysenterie et le typhus décimaient nos rangs; les privations étaient nombreuses; la plupart n'avaient pas de linge de rechange : tout était resté sur les champs

de bataille. Dans l'acte honteux de la capitulation de Sedan, on avait stipulé : Que les officiers conserveraient leurs armes et les effets qui leur appartenaient personnellement. Les soldats furent oubliés; on les traîna en Allemagne dans l'état où ils furent pris, c'est-à-dire sans autres vêtements que ceux qu'ils portaient sur eux; ils n'avaient pas même pu s'approvisionner d'une chemise.

Au commencement de septembre, il ne faisait pas encore froid; les prisonniers qui n'avaient qu'une chemise pouvaient encore, lorsqu'ils la blanchissaient, se contenter de leur vêtement extérieur. Mais l'hiver se fit sentir de bonne heure dans ce rude climat; il fallait bientôt du linge de rechange; le plus grand nombre n'avait qu'une tunique ou une capote, un tricot devenait nécessaire dans ce cas. Plusieurs portaient des pantalons ou des uniformes lacérés par les balles ou les éclats de projectiles, il fallait les remplacer. Une paire de chaussettes était indispensable à chacun, à cause du froid et du mauvais état de leurs chaussures, qui demandaient aussi à être remplacées, ne fût-ce que par des sabots, sinon plusieurs auraient eu les pieds gelés.

Et il y avait là des milliers d'hommes.

Les maladies épidémiques : le typhus, la dysenterie, la variole, faisaient de nombreuses victimes; il était urgent d'en prévenir l'extension par des secours donnés à propos.

Nos appels nombreux commençaient à produire leurs fruits; les ressources arrivaient, mais nous ne pouvions être prodigues.

Malgré cela, tout le monde sans exception étant dans le besoin, nous donnions, les yeux fermés, à quiconque demandait...

Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous étions sur le bord d'un abîme. Des abus nombreux vinrent nous apprendre que notre confiance dans la délicatesse de nos soldats était trop absolue. Plusieurs revendaient les effets reçus à la cure, buvaient le produit de cette vente, et revenaient à la charge. Les fricoteurs et les carottiers étaient nombreux (...) Et comme nous ne pouvions pas nous constituer complice du désordre, il fut établi que, sauf les exceptions de besoins évidents, nul ne recevrait de secours sans un bon constatant l'urgence, et signé par le chef de section. Hélas! il y eut bientôt des fausses signatures...

En présence de ce nouvel abus, il fut ordonné que chaque bon serait contre-signé par le commandant du fort... (...)

Il y avait cependant chez eux des vertus humaines; nos soldats donneront volontiers leur dernier morceau de pain à un pauvre; ils ne s'aiment pas entre eux : loin de là, ils cherchent à se nuire... Combien de fois ne m'a-t-on pas rapporté que, lorsqu'ils lavaient leur linge, ils étaient obligés de faire faction près du séchoir pour qu'il ne fût pas enlevé. (...) Après la question des vêtements venait celle de la nourriture. Beaucoup de journaux ont publié des lettres de prisonniers remplies de plaintes amères.

La ration, soit en quantité, soit en qualité, était exactement celle des soldats prussiens; mais ceux-ci se nourrissaient plus que grossièrement : 750 grammes de pain par jour, le café le matin, la soupe à midi avec environ 200 grammes de viande; le soir, rien.

A Ulm, exceptionnellement, par crainte d'un blocus, on avait fait d'immenses provisions de lard; nos pauvres soldats durent en manger quatre ou cinq jours par semaine : on leur faisait donc la soupe au lard, avec certaines farines en usage en Allemagne (cette soupe était détestable; un soldat allemand me dit un jour : « on n'en donnerait pas à des porcs! ») Ils n'en mangeaient qu'avec dégoût, il en résulta des cas nombreux de dysenterie; beaucoup n'y touchaient pas : ceux-là souffrirent la faim. Impossible de remédier à cette situation. (Mais) les aumônes venues de France (ont contribué) à sauver une multitude de vies; sans elles, l'épidémie eût grossi encore le nombre déjà si considérable des victimes; les cas de maladies eussent été plus multipliés; les infirmités contractées plus étendues, et le désespoir de toute cette jeunesse eût été sans consolation et sans remède.

Mots croisés n° 468 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTALEMENT :
 I. - N'est pas en découvert. — II. - Large voie assez onéreuse. — III. - Brusque interruption entre deux faits, deux ensembles qui auraient dû être continus. — IV. - Est placé sur la ligne d'attaque. — V. - Sert à introduire une explication. — VI. - A vu le jour. — VII. - Ancienne capitale du Brésil. — VIII. - Laisse dissiper son ivresse. — IX. - Organisme effectuant une intervention rapide. — X. - Enzyme. — XI. - Renommées en Italie. — XII. - Interjection. — XIII. - Nous rendrons. — XIV. - Est forcée à se soumettre.

VERTICALEMENT :
 1. - Aller tant bien que mal avec des hauts et des bas. — 2. - Les dépenses exagérées le sont souvent. — 3. - L'être en bon, signifie être en bonne santé. — 4. - Pourvoira. — 5. - Un rieur qui se marre sans bon sens et à tort et à travers. — 6. - Femme bavarde. — 7. - Un benêt qui ne comprend pas grand chose et qui prend tout à l'envers. — 8. - Joli costume qui vêt les femmes aux Indes. — 9. - Dans l'auxiliaire. — 10. - Partie stable de l'écorce terrestre, formée de sial. — 11. - Note. — 12. - Apprécient beaucoup. — 13. - N'est pas aigle.

Solution en dernière page.

REMINISCENCES

Un soldat de 39-40 raconte : Entre le 6 et 11 juin 1940 les Allemands bombardent de la rive droite de l'Aisne pour préparer leur percée. Les Allemands soudain, débouchèrent du bois au coude à coude en chantant et en tirant devant eux.

Les artilleurs mirent le feu au hangar. Moi, très sveltes, je pris mes jambes à mon cou et je détalai. Deux Lorrains, littéralement en transe, refusèrent de quitter la tranchée jurant qu'ils préféraient mourir que de devenir allemands une autre fois. A peine avais-je fait dix mètres qu'ils étaient morts tous les deux. Aux environs de Dijon je fus fait prisonnier. (Journal de la France, n° 100).

Témoignage occasionnel d'un ancien P.G., participant à la journée du souvenir au Mémorial de la Captivité, le 4 juin 1989.

« Je me suis évadé et j'ai réussi à la troisième tentative en 1941. J'ai dû vivre caché pendant 4 ans. J'aurais mieux fait de rester. En 1945, j'ai accompli les démarches et réussi l'examen pour entrer dans les douanes, puisque je suis frontalier. J'ai été convoqué par le sous-directeur pour m'entendre dire : « Vous avez dépassé la limite d'âge d'un an, si vous étiez resté en captivité cela vous compterait et on pourrait vous nommer ».

Voilà la récompense. Devant lui j'ai, sur le champ, déchiré ma carte d'ancien combattant. Je suis ici aujourd'hui pour les camarades morts en captivité ».

La Gazette de Heide

La Légion étrangère

Fondée en 1831 par Louis-Philippe, la Légion Etrangère enrôle, par engagement de cinq ans, tout étranger de 18 ans et plus. Point n'est besoin de fournir de papiers et il est notoire que les renseignements : âge, nom, nationalité sont faux. Les Français ne sont pas admis, c'est pourquoi les Suisses, Belges et Luxembourgeois à l'accent parisien foisonnent. Ils passent une visite médicale d'incorporation qui les déclare aptes à servir ou les refuse. Si un engagé, atteint par la limite d'âge déclarée, est encore valide, il peut se présenter sous un autre nom dans un autre bureau de recrutement et passe une autre visite ; il est enrôlé si elle est positive.

Ceci pour la troupe. Quelques sous-officiers viennent de l'infanterie métropolitaine française, mais la plupart sont issus du rang après de solides classes où, en plus de l'instruction militaire, ils apprennent à s'exprimer correctement en français. Ils peuvent par la suite, si ils sont nés Français, dévoiler en vue de la retraite leur véritable identité. Ils servent alors à titre français. Les officiers sont français, volontaires pour servir dans ce corps d'élite (les premiers sortis de Saint-Cyr y ont leur place réservée) ou encore étrangers sortis d'une école militaire de chez eux, tels le Commandant AAGE du Danemark ou encore le chef de bataillon latino-américain RAMIREZ DE RIBA qui se fit assassiner à coups de poignard sans sa chambre à Fez par un légionnaire.

Le recrutement provenait, avant guerre, de l'Europe centrale et surtout d'Allemagne, pays qui n'avaient pas de colonies. Il n'y avait pas ou peu d'Anglais qui en étaient pourvus. Pas d'Arabes non plus qui avaient les régiments de tirailleurs.

Au cours des opérations dans le bled la Légion recueillait parfois des orphelins berbères. Ceux qui n'avaient plus de parenté étaient habillés d'un uniforme sur mesure et, le képi blanc sur la tête, venaient suivre les cours d'alphabétisation à l'école primaire de Fez. Kadour, un de ces « enfants de troupe » fut mon voisin de banc. Il était d'une intelligence remarquable, en plus du français il apprit à parler l'allemand, langue qui, en dehors du service, était à la légion aussi courante que le français. A 18 ans il choisit la vie civile. Son pécule lui permit de s'installer comme marchand et réparateur de cycles en pleine ville nouvelle.

La Légion étant un asile inviolable, une fois le contrat signé, le légionnaire était à l'abri des poursuites judiciaires. Il est arrivé qu'un policier français ayant retrouvé la trace d'un délinquant qu'il recherchait, s'engagea pour le traquer plus à son aise. Non seulement il ne put l'arrêter mais il dut, sous peine d'être porté déserteur, terminer son temps d'engagement.

On trouvait de tout dans ce corps d'élite et le niveau intellectuel était très élevé. Il n'était pas rare de découvrir un Belge ou un Suisse nanti d'un diplôme obtenu dans une université française. Ainsi mon professeur qui me donnait des leçons de vacances était un sergent légionnaire agrégé de Lettres. Je me rendai un jour pour une leçon au mess des sous-officiers dont il était gérant. Ne le trouvant pas à son bureau je m'enquis de lui auprès du barman qui rit et me répondit :

— Nous voudrions bien savoir où il est, car il est parti hier soir avec la caisse...

Quand il eut dilapidé l'argent, sans doute avec une femme, il rentra, fut cassé de son grade, et purgea une peine de prison militaire.

A propos de prison, quand un deuxième classe était incarcéré pour un délit grave au Bordj-Nord de Fez, ses décorations, car ils en avaient presque tous, ne « franchissaient » pas la porte de la cellule. Elles étaient épinglées à l'extérieur et leurs détenteurs avaient le droit d'aller les voir et de méditer devant.

Les légionnaires, en dehors du quartier réservé, ne causaient pas d'histoires et leur tenue était exemplaire, sauf quelques ivrognes que la patrouille prévenue par le cafetier ramassait et conduisait directement en salle de police.

Un jour, un petit détachement de Bat' d'Af, en déplacement, fit escale à Fez ; il fut logé à la Légion et assigné au quartier. Mais quelques-uns réussirent à se procurer des vestes portant au revers la grenade verte et des képis blancs et franchirent le poste de garde. Ils firent la « bamboula » en ville et se battirent avec d'autres soldats. Il y eut même des blessés à l'arme blanche. Cela rejallit naturellement sur la Légion. Le colonel fit évacuer au plus vite les « Joyeux » et leur refusa par la suite l'hospitalité. Il fit paraître un article dans Le Courrier de Fez, journal local tenu par un colonel en retraite, pour expliquer la situation à la population civile.

Un dimanche soir, notre ordonnance, qui couchait à la maison, dans un local à lui, fit irruption dans la salle à manger où nous étions à table, tenant par le canon un revolver. Mon père et nous eûmes un mouvement de recul surtout que le légionnaire paraissait légèrement éméché.

— N'ayez pas peur mon Gabitain, j'ai pris ce « pistolet » à l'ordonnance du lieutenant un tel qui « soûl » comme un cochon », faisait du scandale au bordel et je vous le rapporte. PINTE c'était son nom, avait été boxeur et s'était engagé à la suite d'une rixe qui avait mal tournée. Il était inscrit comme Allemand mais était en réalité Messin germanophone, et le « cow-boy Suisse » l'avait traité de boche.

— Moi pas poche mon Gabitain, nous dit-il en se frappant la poitrine. Je lui ai pris son arme et cassé son gueule.

— Tu as bien fait, répondit mon père, je vais rendre l'arme au lieutenant, et lui recommander de fermer sa cantine à clé. L'affaire fut étouffée.

Dans le prochain numéro : « Revue de Noël à la Légion ».

Amitiés à tous et à toutes.
AYMONIN Jean. 27641 X.B.



Quelques brèves nouvelles.

— Un coup de fil de l'ami KAUFFMAN qui me charge de transmettre à Mme FRUGIER ses plus sincères condoléances pour la disparition de notre regretté Jean dont le souvenir restera toujours dans le cœur des anciens du 604. Jean était le copain idéal, toujours fidèle à l'amitié.

— Des nouvelles également de Mmes DROUET et FRUGIER qui remercient les amis du 604 de la sympathie qu'ils leur ont témoignée lors de leurs dures épreuves. Notre bon souvenir à nos deux amies.

— Une heureuse surprise en ce début d'octobre. Par téléphone j'ai eu le plaisir d'entendre la voix sympathique de notre ami COULON qui a toujours le moral et qui adresse son bon souvenir à tous les amis du 604. Il a eu, en outre le plaisir d'entendre notre ami RAGER qui se trouvait auprès de moi, au moment de la communication. Merci, mon vieux Nénesse, de ton coup de fil qui nous a donné de tes nouvelles.

Au mois prochain les amis...

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B puis X.B.

Chronique de Paul DUCLOUX

Un souvenir du Général Pierre BRUNET

En mettant un peu d'ordre dans mes volumineux papiers je viens de retrouver le précieux petit volume ayant pour titre : « Les Martyrs de Neuengamme » — le camp méconnu —. Le Général a écrit ce volume à la mémoire de son jeune frère Jean BRUNET, mort pour la France à Neuengamme, le 21 décembre 1944.

A maintes reprises je vous ai entretenu des terribles moments passés au « Mourir de Sandbostel ». Je n'y reviendrai pas. Je cite tout de même la conclusion d'un chapitre : « 1.200 déportés provenant tous de Neuengamme et de ses kommandos situés à l'ouest de l'Elbe, furent envoyés au « Mourir de Sandbostel ». 200 environ seulement, de toutes nationalités, survécurent ! »

« L'odyssée de l'Olgasiemers ! » « Les rescapés furent ensuite embarqués sur une vedette qui accosta une péniche charbonnière : « L'Olgasiemers », où ils furent transférés à fond de cale. Le bateau se dirigea vers Kiel. Dans ce port de guerre allemand les déportés furent laissés toute une journée livrés à eux-mêmes, mais sans pouvoir quitter la péniche. Finalement ils furent transférés, toujours à fond de cale sur un autre bateau de plus grand tirant d'eau, le « Rheinfeld », direction Flensburg. Les déportés restèrent parqués à fond de cale, sans le moindre ravitaillement, pendant trois jours encore. Le nombre des morts à bord était considérable ».

Triste épilogue dans la baie de Lubeck où, en 1980, nous avons, sous une pluie fine, vu le cimetière et le monument commémorant la fin des 7.000 déportés dont les corps ont été rejetés sur la grève par les flots. Tragique erreur des bombardiers anglais : dans l'après-midi du 3 mai 1945, ils ont coulé les navires-prisons ! sans savoir qu'ils contenaient des déportés rescapés des camps de Neuengamme...

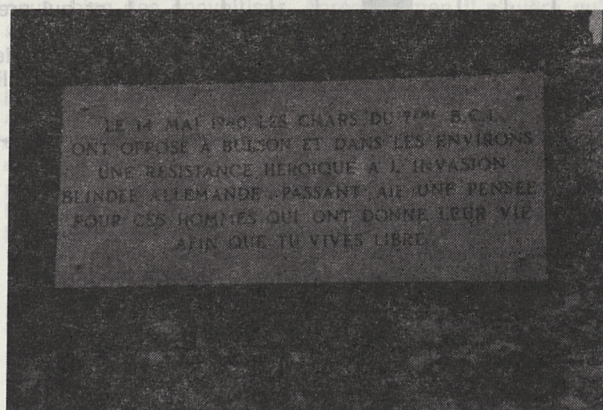
Kiel, capitale du Schleswig-Holstein est un port très actif qui s'étend de part et d'autre d'une crique de la Mer Baltique. Ma fille Catherine — licenciée d'allemand — a consacré sa thèse à cette grande cité : deux forts volumineux. Le premier a pour titre « L'après-guerre à Kiel ». Elle est restée deux années dans ce grand port. Caractéristiques de la ville : la présence de la mer, le port jusqu'au cœur de la cité, des installations très importantes ; les bateaux étrangers empruntent volontiers le canal de Kiel, reliant la Mer du Nord à la Baltique.

A L'INITIATIVE DE M. PATRICK BERTEAUX,
DIRECTEUR D'ECOLE DE BULSON (Aube)
(Extrait de presse)

Commémoration des combats de 1940

Dans la soirée du 13 mai 1940, le commandement français prépare une contre-attaque pour rejeter l'ennemi au-delà de la Meuse qu'il vient de franchir. L'heure est cruciale ! Partant de la ligne Chémery-Maisoncelle, 39 chars F.C.M. du 7^e bataillon de Chars Légers et le 213^e R.I. atteignent leurs premiers objectifs.

Dans un deuxième élan, ils partent à l'assaut de la ligne Chémery-Bulson. Les chars légers, avec l'appui d'une seule batterie d'artillerie, se trouvent alors face à un véritable mur blindé. S'engage alors la première



véritable bataille de chars de cette guerre. 29 chars sur 39 sont atteints ; 50 % des hommes engagés sont perdus !
Dimanche 13 mai, l'école et la commune de Bulson commémoreront ce fait historique.

A L'OPÉRA-PROVENCE
Le prochain rendez-vous :
DIMANCHE 13 MARS 1991
12 heures.
VENEZ NOMBREUX !

Document

Cette lettre ne peut-être que, parmi tant d'autres, l'expression d'un moment vécu, peuplé de souvenirs, de souffrances et aussi de la fierté des prisonniers de la guerre de 1870.

Venant après les chapitres sur la guerre de 1870, insérés dans Le Lien, n° 465 de juillet-août 1990, sous le titre « Histoire », le culte du souvenir incite à sa parution.

P. DURAND.

N'oublions pas de remercier M. Bernard PERRIN, auteur du livre « Histoire méconnue de ma vallée », Pont-Saint-Vincent, qui nous a autorisés à reproduire cet extrait de son ouvrage.

1870 : CYRIL POISSONNIER PRISONNIER A COBLENCE

Plusieurs lettres, complaisamment prêtées par M. Robert Hoffmann, me permettent d'écrire l'aventure survenue en 1870 à Cyril POISSONNIER, le fils du géomètre de Favières (M.-et-Mle).

Le 21 juillet, quarante-huit heures après la déclaration de guerre, Cyril avait rejoint à Toulon le 4^e Régiment d'infanterie de marine. Selon sa seconde lettre datée du 7 août et écrite dans la même ville, son départ était imminent. Le 16, il était au camp de Châlons-sur-Marne et, dès lors, il ne cachait pas son désarroi face à la situation; il était au courant des défaites de l'armée française :

« Depuis mon départ de Favières, bien des événements ont surgi, notre pays envahi et des échecs malheureux... Il serait temps que notre armée reprenne

l'avantage. On a crié à la trahison; en effet, il y a eu incapacité et inertie de la part de certains chefs de l'armée ».

A cette date du 16 août, l'armée prussienne était déjà à Nancy et le siège de Toul commençait. Cyril Poissonnier le pressentait dans ses dernières lignes : « Je crains que cette lettre n'arrive pas, vu que les Prussiens sont dans le pays. J'ai un journal d'hier sous les yeux, qui dit que Nancy et Toul ont été occupés par eux ».

Avec l'armée de Mac-Mahon, le fabérien partait pour Sedan, où il était fait prisonnier lors de la capitulation de cette ville, le 2 septembre. Sa famille resta alors plusieurs semaines sans nouvelles, puis dans une lettre du 8 octobre, provenant de Coblenz, il répondait à une missive de sa parenté; celle-ci avait appris sa captivité par une lettre précédente.

« J'ai lu et relu votre lettre... Selon vos dires, vous n'avez pas été des plus maltraités, mon Dieu, tant mieux ! » Ce renseignement laisse supposer que les actes des Prussiens à leur arrivée à Favières n'ont pas été trop draconiens.

Cyril Fauconnier donnait alors quelques détails sur les premiers jours de sa captivité. C'est à pied, depuis Sedan, que les prisonniers avaient rejoint Pont-à-Mousson, où ils embarqueraient par voie ferrée pour Coblenz. Ces heures furent difficiles.

« ...En un mot, nous avons souffert, nous souffrons et nous souffrirons encore. La mauvaise saison approche; déjà, il fait froid; je ne puis plus me réchauffer de la journée, ni même de la nuit; nous logeons sous la tente et comme matelas, nous avons de la paille ». Le camp était installé sur un plateau à 20 minutes de la ville. Le prisonnier parlait aussi d'autres enfants du pays; certains comme Mirguet de Favières ou Parizot de Crézilles étaient parvenus à s'évader; de plus Cyril avait reconnu à son arrivée au camp, Barbillion de Tramont.

LA MORT EN CAPTIVITE D'UN ENFANT DU PAYS

Mais un mois plus tard, dans une lettre du 9 novembre, il apprenait aux siens la mort de son compatriote, à la suite d'une courte maladie. Il avait écrit plusieurs fois aux parents de Barbillion, mais ses lettres, il le savait, n'étaient pas parvenues. Aussi recommandait-il aux siens « d'apprendre à sa famille cette triste nouvelle. Vous le ferez avec tous les ménagements possibles vis-à-vis de sa mère, car je crois qu'il était bien aimé d'elle. On m'a rapporté que dans son délire, Barbillion prononçait souvent son nom... Il est très pénible de penser qu'à peine sorti de grands dangers, on vient mourir en pays étranger et en captivité, loin des siens. Que dire de notre destinée. Rien ! »

Les conditions de la captivité semblaient cependant s'être améliorées. Cyril qui était officier pouvait descendre en ville et rendre visite à une famille Zweipfel, dont l'adresse lui avait été communiquée par de Thiballier. Il y recevait des douceurs qui amélioraient les rudes conditions de son hébergement.

A cette date du 9 novembre, Cyril donnait une indication historique intéressante : « Les prisonniers de Metz commencent à arriver ici; on établit un autre camp à environ 3 km du nôtre pour les recevoir. Il y a une quantité d'officiers français en ville; on m'a même dit qu'elle en renfermait 1200 environ ».

Poissonnier se livrait alors à un calcul, car il trouvait que la propagande prussienne avait exagéré le nombre des prisonniers faits à Metz. Celui-ci « est loin d'être celui que la dépêche annonçait. 80 000 à 90 000 seulement serait le véritable! Bazaine accuse 42 000 hommes environ morts par le feu; 20 000 blessés ou malades ajoutés aux 42 000 font 62 000. L'armée était au début de la campagne de 150 000 combattants; en ôtant 62 000 de 150 000, il reste 88 000 hommes valides ».

Cyril Poissonnier est revenu au printemps 1871 après la signature de l'armistice et dans les conditions stipulées dans le traité.

Dans l'ombre, le froid et le deuil Paris se tait — l'ennemi est dans ses murs. Le cœur des habitants saigne sous la morsure. Sous la dalle l'inconnu veille avec Geneviève...

Au loin prisonniers les soldats de la France se souviennent et... rêvent.

Paris en cette fin d'année quarante N'a plus de jadis l'allure vivante Seul, fier, l'Arc de Triomphe se dresse Recevant de la neige la frêle caresse. Il est près de minuit

Sous la voûte la flamme luit. L'Inconnu héros de l'autre guerre Est là reposant sous la pierre, Deux ombres se sont auprès recueillies Deux hommes, l'un aux cheveux gris Porte à sa boutonnière

Le vieux ruban que la flamme éclaire L'autre sur sa poitrine exhibe éclatante La croix de guerre quarante. Il est jeune, à peine la trentaine, Sa libération date de quelques semaines. Tous deux attirés en cette nuit d'hiver Se sont retrouvés autour de la pierre Est-ce le vent? La flamme a faibli, Soudain une voix de la dalle est sortie L'Inconnu ne veut pas de lumière

Pour s'entretenir avec ses frères Compagnon de Verdun et toi mon ami Héros de Dunkerque je vous ai réunis Pour vous transmettre de la paix le message

Si vous voulez maintenant être sages. Souviens-toi combattant de la grande guerre

Du vœu qu'avec tes camarades tu fis [sur cette pierre, Unis comme au front! proclamez-vous Et vous avez trouvé ce rêve fou!

Clémenceau aussi un jour a dit :

Ils auront des droits sur nous Ces droits vous en avez fait fi!

Vous, ceux qu'attendait la France Pour panser ses blessures, la régénérer Vous en qui elle mettait sa confiance Par d'autres vous avez été supplantés. Vous aviez formé des associations Il y en eut trop, une seule aurait suffi De là a commencé la division Les politiciens s'y sont bien pris, Les banquets, les décorations, les [honneurs

Rien ne fut oublié, ces messieurs étaient [larges

De vous ils avaient encore peur Ils vous donnèrent même certains [avantages.

Les années passaient Pour eux le temps travaillait Il y eut des scandales J'entends encore vos protestations Elles ébranlèrent ma dalle Mais quelle fut votre réaction? Soixante députés furent inculpés Te souvient-il qu'ils aient été condamnés? Déjà chez nous on sentait la scission On nous maniait comme de vrais pions. De la guerre vous étiez revenus frères Les coups durs, la tranchée vous avait [unis

Dix ans après vous étiez adversaires

Il y a quatre ans vous étiez ennemis Oh, je sais : je n'étais pas oublié Et en délégations vous vous regroupiez Mais n'est-ce pas l'espoir d'un dîner [copieux

Qui vous faisait venir si nombreux?

Et toi mon camarade mon petit Tu ne m'en voudras pas de t'appeler ainsi Tu étais un enfant quand je partis Ton père est tombé dans l'Yser Aux premiers jours de la guerre Tu ne t'en souviens qu'à peine. Ta mère t'éleva du mieux qu'elle put. Puis à son tour elle disparut Tu ne profitas pas des belles années Qui furent d'ailleurs folie!

Les jours heureux avaient été glanés Quand tu fis tes débuts dans la vie. Lorsque tu revins du régiment Un fléau, le chômage t'attendait Tu grossis le rang des mécontents Que des messieurs encore exploitaient. Puis la vie se fit plus facile Tu devins exigeant, voulant plus encore On te vit souvent à travers la ville Brandissant des pancartes et criant fort Tu réclamais pour tous l'égalité Dans la coulisse on te poussait Tu étais sincère à moitié Car c'était surtout à toi que tu pensais.

Allons, mes amis, de la franchise Un peu de gaillardise La honte n'a pas de place ici Nous nous trouvons entre soldats Des jours difficiles vous attendent Montrez qu'ils ne vous effraient pas Coude à coude je vous le demande Calmes, affrontez-les, vous verrez Fiers et victorieux vous en sortirez. Je vous le demande, l'égoïsme chassez Remplacez-le par la sincérité. Il est encore loin de nous Des hommes qui ne sont revenus Je ne parle pas des disparus Ces derniers ne doivent pas se plaindre Ils y auraient droit pourtant plus que nous Regardez-moi, me voyez-vous geindre? Non ce sont les prisonniers! Quand ils reviendront en France S'ils ne sont pas tous des héros par leur [captivité

Ils auront droit à votre reconnaissance. Tendez-leur la main simplement Pas de réceptions pas de fleurs Ils n'en demandent pas tant Faites ensemble battre nos cœurs Pour qu'enfin réunis Vous fassiez le bonheur du pays.

Tout à coup la flamme s'est ravivée, la voix s'est tue, les ombres ont disparu, je me suis réveillé, j'avais rêvé.

André LEDRU.

25 décembre 1940 - Stalag XA - Kommando 329.693 Pinneberg bei Hambourg.

Le coin du souzize

par Robert VERBA



UN RETOUR VERS LE PASSE

Notre ami Jacques, veuf depuis bientôt cinq ans, décida de se rendre en Allemagne pour revoir le petit village dans lequel il avait été prisonnier de guerre pendant près de quatre longues années.

Avec une profonde émotion il reconnut l'emplacement de son ancien commando, l'église, mais ne retrouva pas la ferme dans laquelle il avait été employé.

Après avoir parcouru le patelin dans tous les sens, il se rendit au café face à l'église pour prendre une bière et un schnaps.

Les quelques tables étaient occupées et il demanda la permission de s'asseoir près de deux hommes dont l'un paraissait très âgé et l'autre un type d'une quarantaine d'années.

— Excusez-moi, messieurs, dit-il, mais je ne parle pas allemand.

— Faites donc, dit le plus jeune, moi je parle un peu votre langue l'ayant apprise au lycée.

— Que dit-il, demanda le vieillard qui lui ne comprenait pas un mot de français.

— Il dit qu'il ne parle pas allemand.

— J'ai bien connu votre village, dit Jacques, j'y ai travaillé pendant de longues années pendant la captivité.

— Que dit-il, demanda le vieillard?
— Il dit qu'il a travaillé ici pendant la guerre!
— La guerre! quelle saloperie! Mais, s'il a travaillé dans notre village il a dû peut-être connaître madame Méta Schulte?

— Méta Schulte, sursauta Jacques, qui saisit le nom prononcé par le vieux, c'était ma patronne! Quelle femme compréhensive et en plus un vrai volcan!
— Que dit-il?
— Il dit qu'il a bien connu maman, papa!...

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Les vacances 90 ne sont plus qu'un souvenir. Nous espérons qu'elles auront été bénéfiques à tous nos amis.

Nous remercions tous ceux qui ont envoyé une jolie carte, particulièrement notre ami ALLAIN Jacques, 27204 Vernon, qui de passage à Villingen-Schwenningen avec sa famille, envoie ses amitiés à tous; ainsi que notre ami POTTIEZ Charles, Quevaucamp (Belgique), qui écrit : « Que de souvenirs ces coins de la Schwabenland que nous venons de sillonner avec mon épouse Yvonne. A tous et chacun nos fraternelles pensées ».

ANCEMENT Léon, 54000 Nancy, envoie ses amitiés à tous les anciens P. G. de Bambuseraie de Prafrance...

Merci à notre ami FERRI, 14000 Caen, qui nous précise sa nouvelle adresse et nous prie de faire part de la disparition de Jean BOCQUET. Ceci a déjà été signalé dans un précédent Lien.

Mme Paul FRANÇOIS, 54370 Bauzemont, écrit : « Comme chaque année, en souvenir de mon mari, ancien prisonnier au stalag VB, je vous envoie un chèque car je suis heureuse de recevoir votre journal. Encore une fois un grand merci! ».

C'est à nous de vous remercier, chère amie, votre fidélité nous honore et nous encourage à essayer de continuer le plus longtemps possible.

Notre ami Robert HUITON, 1207 Genève, écrit :

« J'apprécie beaucoup votre journal. Je félicite particulièrement les camarades qui, par leurs articles, clament bien haut que les soldats de 1940 se sont bien battus; contrairement à certaines rumeurs qui ont la vie dure. Veuillez envoyer désormais le journal Le Lien à mon camarade : Eugène BRETOME, L'Espérance, Chavagnes en Pailles, 85250 Saint-Fulgent (Vendée). J'assume son abonnement ».

Que répondre à cela sinon que, comme notre amie Mme Paul FRANÇOIS et beaucoup d'autres qui, en vacances, ont eu une pensée fraternelle pour tous les anciens captifs. Avec nos remerciements, nous souhaitons la bienvenue à notre nouvel adhérent.

Nous sommes heureux que nos souhaits au sujet de la santé de l'épouse de notre ami Jean DEMAREST se soient réalisés. Une jolie carte, envoyée de Saint-Paul-les-Dax nous l'a confirmé. Il joint ses amitiés à tous les anciens P. G. et particulièrement à notre ami PONROY.

Ces premières nouvelles de la rentrée seraient incomplètes si nous ne faisons pas état brièvement de la santé personnelle de notre « courriériste » lui-même. Très difficile durant les premières semaines, elle s'est peu à peu améliorée au fil de l'été à Arcachon... Revenu à son domicile parisien, notre ami Robert, en même temps qu'il se livrait aux bons soins de la Faculté, reprenait son travail à l'Amicale. Tous les adhérents

Suite page 6.

COURRIER DE L'AMICALE (suite)

unanimes lui souhaitent un prompt et complet rétablissement. (J. T.)

La fin de l'année approche. Bientôt nous parviendront vos vœux, vos cotisations et vos dons.

Grâce à vous nous pouvons venir en aide à certains camarades en difficulté, éditer notre journal, payer notre loyer et tous les frais inhérents à l'Amicale.

Pour faciliter notre travail au bureau, nous vous prions encore une fois, de bien vouloir nous informer de vos changements d'adresse, et surtout de ne pas oublier, lorsque vous nous écrivez, de bien spécifier sur votre enveloppe :

AMICALE DES STALAGS VB - X A, B, C.

Merci.

Nous souhaitons la bienvenue dans notre Amicale à **REMY Georges**, 7, rue des Hortensias, 54130 Saint-Max. Et nous remercions pour leur fidélité nos amis : **DAPREMONT Robert**, 08430 Launois-sur-Vence. **POTHIER François**, 95250 Beauchamp. **SACKEBANT Lucien**, 59470 Herzele. **PAQUIER Henri**, 10170 Saint-Mesmin. **CHARRIER Jean**, 17200 Royan. **MARTIAL Pierre**, 85700 Saint-Mesmin. **CAILLON Louis**, 05000 Gap. **BULKOWSTEIN Abraham**, 92100 Boulogne-Billancourt.

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XVI

Tandis que nos jeunes militaires s'affermissent dans une existence aux aléas multiples. La nature humaine étant ce qu'elle est.

Le monde, autour d'eux, se dirige vers un dénouement que l'on devine inquiétant.

Les réservistes de la classe 36 sont, de nouveau, rappelés.

Il faut se mettre au diauason de la planète qui s'échauffe, l'Italie occupe l'Albanie, la Norvège fortifie ses côtes, la Finlande se réarme, la Roumanie en fait autant, la Hollande prend des mesures exceptionnelles, la Tripolitaine renforce ses effectifs, l'Egypte constitue des stocks d'armes, la Bulgarie s'inquiète, Malte met sa défense au point, la Suisse mine ses ponts, la Belgique convoque des unités de couverture et tout le reste de l'Univers affûte plus ou moins ses engins à tuer. Même la France qui promet une armada terrible de zings, surtout des Potez. Alors on peut dormir sur ses deux oreilles, on sera défendu.

Tiens ! Justement, les voilà les fameux défenseurs.

Ce mois d'avril est assez joli. Au bord d'un ruisseau au courant rapide, bordé d'arbres recroquevillés au-dessus de l'onde comme pour une prière à la nature, ils sont là, une dizaine, pas les plus tendres. Les durs de Koenigsbruck et de Kauffenheim s'y retrouvent soi-disant pour laver leur linge. Ils choisissent les points culminants : arbres renversés, branches en surplomb, barrage de béton prévu pour l'inondation de la plaine en cas de conflit.

Avec de telles vivandières, on ne risque pas de faire de la réclame pour les produits qui font mieux que tout le monde, même des trous ; mais pour ce qui est des blagues, il n'y a rien à dire.

— Eh ! Varidan, mate le ricochet.

— J'en fais trois.

— Moi, quatre.

— Bailin, t'as vu au fond de l'eau ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Regarde.

Une motte de terre bien ajustée asperge le cinéphile enragé qui s'ébroue en rouspétant. Ensuite, c'est une course de petits bateaux en papier. Puis un combat de projections d'éclaboussures à grands coups de paume... Mais... Mais... Voilà Médor !

Toujours hargneux et chicaneur, alors que personne ne lui a demandé, il vient voir où en est le lavage des guenilles. Antoine suggère :

— On se le fait ?

— Et comment !

— Le coup de l'escalier ?

— Ça ne va plus marcher.

— Qu'est-ce que tu paries ? Infatué de ses galons comme il est !

Vite, ils passent le dessus des dalles du barrage au savon de Marseille.

Sur une longueur d'un mètre. Une bonne épaisseur. Plus que sur leurs sous-vêtements auxquels ils n'ont pas encore touché.

A peine sur les lieux, l'autre les attaque de sa petite voix aigrelette si désagréable :

— Alors ! Ça avance ? Ce devrait être terminé ! Dépêchez-vous !

Cette fois-ci, c'est au tour de Maspalier de s'y coller :

— Dites, Caporal-Chef, vous avez vu ? Sur le barrage il y a une dalle qui remue.

— Oui, eh bien, laissez la bouger !

— Oui, mais si elle partait, cela risquerait peut-être d'empêcher d'inonder la plaine en cas d'alerte.

Aïe ! Un cas de conscience. Il hésite, Médor, surtout qu'il est toujours bien sapé. En tenue fantaisie, képi neuf et housseaux impeccablement cirés. Tout de même. Un chef est un chef. Qui sait, on pourrait lui reprocher, plus tard, sa négligence ? Il interroge suspicieusement :

— A quel endroit dites-vous ?

— Là, juste au milieu.

Il hésite encore un peu, puis, lentement, il s'engage sur le muret, raide comme un petit éparnant. Il avance lentement sous les regards faussement candides. Encore un petit coup. Un peu plus. Il y va ? Il y va pas ?

Paf ! Ça y est ! Il fait un grand écart, une chorégraphie digne de la mort du cygne à l'Opéra ou la danse du scalp chez les Sioux et... dans un tumulte d'écume... De bouillonnements... De borborygmes coléreux... De glous-glous désespérés, le voilà qui barbote. Se rattrape à une branche. Reglisse les pattes en l'air. Enfouit un tronc visqueux. Fait un tour sur lui-même. Retombe. Patine dans la boue de la berge. S'agrippe aux mains secourables que lui tendent les plaisantins qui n'en peuvent plus de se fendre la prune. Tirant... et lâchant pour lui replonger le derrière dans la baïlle.

Enfin, ils le sortent de là. Buttlering s'apitoie sournoisement :

— Caporal-Chef, il ne faut pas rester comme ça. Allez vite vous changer.

— Mon képi ! Mon képi ! pleurniche Médor.

Antoine intervient :

— Vous inquiétez pas, Caporal-Chef, il partait à la dérive,

DUPREE René, 91550 Paray-Vieille-Poste.
FABRE Jean, 82000 Montauban.
KIEFFER Julien, 84000 Avignon.
BASSEDALE René, 62500 Saint-Omer, qui n'a pas à s'excuser d'avoir cru envoyer un premier chèque et que nous remercions pour son don.

TRIBOULOT Camille, 54890 Chambley-Bussières, que nous remercions encore une fois, ainsi que :

Mme **DELMEJA Simone**, 10360 Fontette.
Je prie notre ami **CHARLATTE Lucien**, ancien du Stalag XC, de bien vouloir m'excuser pour l'erreur commise au sujet de son adresse qui est : 28, rue Aristide Briand, 54210 Saint-Nicolas-de-Port.

Une fois de plus nous remercions notre ami **FISSE Henri**, allée du Dr. Abadie, 33710 Bourg-sur-Gironde, pour son don qu'il accompagne de ces quelques lignes : « J'ai lu que certains camarades, lecteurs du Lien, n'avaient pas encore réglé leur cotisation et ce, malgré la retraite attribuée. La maladie, la mort évidemment, diminuent le montant des rentrées. Et en contre-partie la vie augmente. Ci-joint un chèque pour payer les cotisations défaillantes ».

Notre amie, Mme **Jacques DIEGELMANN**, quitte son ancien domicile et résidera à compter du 1^{er} décembre au : Domaine des Capucins, 6, rue Mermoz, 67200 Eckbolsheim.

Elle nous charge d'envoyer son meilleur souvenir à tous ceux que son cher mari a connu au stalag VB et XA en Prusse Orientale.

SOUVENIR : En mai dernier, notre camarade et ami **Pierre PONROY** a déposé au nom de l'Amicale VB - X A, B, C une plaque commémorative sur la tombe de notre cher **Emile GEHIN**, au cimetière de Montesquiou (Gers).

REMERCIEMENT pour sa générosité à notre ami **POGGI Charles**, de Saint-Florent 20217. Et nos meilleurs souhaits de bonne santé.

SANTE : Nos meilleurs vœux de rétablissement à la famille **LAVIER**, d'Asnières (92600).

14 OCTOBRE :

Outre les **Ulmistes**, étaient présents au déjeuner de rentrée à « l'Opéra-Provence » : M. et Mme **PLANQUE VERBA**, **MOURIER**, **DUMOTIER**, **BIONDI**, **TERRAUBELLA** ; Mmes **SARROUY**, **GUERIN** ; M. **LANGEVIN**, **PONROY**, **RYSTO**.

DECES

C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris le décès de :

Mme **BOURDE Ernest**, Le Hon, 22100 Dinan.
Mme **GALMICHE**, épouse de notre cher ami **René HALLEREAU Joseph**, Le Brochet, 44330 Vallet (Stalag XA).
MICHAUD Roger, 5, rue du Docteur Collas, 03200 Vichy.

L'Amicale présente ses sincères condoléances à ces familles dans la peine et les assure de tout son soutien.

— Je désirerais un paquet de tabac.
— Je m'excuse, mon Lieutenant, mais le foyer est fermé.
— Mais... ces hommes... là ?
— Ils m'aident pour l'inventaire.

Paf ! La lourde lui est vachement refermée sur le quart de brie au lieubite de réserve. La clé tourne deux fois dans la serrure. Laracine, c'est pas un gnard qui fait dans la dentelle. Les ficelles, il s'en tape. Antoine, Buttlering, Bailin et Macoupé sirotent, atablés, des demis bien tassés. Antoine exulte :

— Eh bien ! dite donc, ça me la coupe, je suis treizième au résultat de l'examen des élèves caporaux.

— Ça s'arrose ! hurle Buttlering. Lui, pour la picole, il est toujours partant. L'information vient de Debrique qui est, maintenant, secrétaire au bureau de la compagnie, ou Debrique, c'est pas un gnère à raconter des salades. Le Capitaine Goudon a dû aller foutre son nez dans les notes du Lieutenant Zude et constater des irrégularités.

Laracine s'approche de Buttlering et l'alpague au colbac : — Dis donc, enfoiré, c'est toi qui m'a adressé, de Paris, une carte postale représentant une église ?

Le blondinet se bidonne : — Que veux-tu, le spécialiste des permanches c'est mécolle, fallait bien meubler, je savais que t'avais une âme de cureton.

— Faut pas te plaindre, remercies Antoine, à mézigue il m'a envoyé un hôpital.

— Et à moi, un cimetière, rouspète Macoupé. Buttlering se gargarise l'épigote de plus belle :

— Ouais, mais faut pas rouscailler. A l'adjutant Ritter, je lui ai envoyé, vous savez quoi ? Un asile d'aliénés ! Depuis il cherche partout d'où ça vient.

Et ils miment, tous en même temps :

— Ça ! Dé moa faudr' pas cé foutre !

— Alerte ! Alerte !

Non mais, c'est pas vrai ? Voilà que ça recommence ! Un sergent parcourt le casernement à toute allure. Une fois de plus, comme les précédentes, il ouvre les portes en brailant : — Allez ! Levez-vous ! Mettez vos tenues de campagne ! Enfermez vos paquets dans des sacs ! Alerte ! Alerte ! il se démène, ce gonce, que c'est pas possible. Tout essoufflé il est à s'époumonner comme ça. Les hommes, eux, restent peinardement dans leurs pieux. Ils en ont marre de tout ce remue-ménage inutile. Des mille corvées auxquelles on les astreint. Des gardes incessantes de jour et de nuit. Des travaux guerriers. Si, de plus, on les accable d'alertes inutiles, ils ne sont plus bons.

Lorsque le sous-off radine, une demi-heure plus tard, tout le monde roupone ou fait semblant. Or, chose bizarre, lui qui, en temps normal, est poussé des beuglantes terribles, qui eut menacé, ordonné, blasphémé, il est doux comme une image pieuse de première communiant. C'est presque en suppliant qu'il demande aux gars d'y mettre un peu du leur. Derrière lui, un trouffion ferme doucement les doigts en coquille, pour leur faire piger que le gradé les a à zéro. Finalement, ils se décident à obtempérer.

Dans la cour du quartier, on les groupe pour leurs casemates respectives. Naturellement les affectations ont encore changé. Cette fois-ci, c'est à Runtzenheim qu'Antoine doit se rendre avec, comme tous ses copains, le masque à gaz, le casque de guerre, les filtres de rechange, le revolver, les cartouches, le seau de toile, les pomades désinfectantes pour les blessures, les pansements individuels. Les gradés les examinent muets et anxieux ; puis c'est le départ sous une chaleur torride. La température est telle, que les couleuvres, allongées sur le bitume de la route, restent immobiles à leur passage.

Abrutis par ce climat lourd, écrasés sous leur harnachement, ils n'ont pas le goût à contempler la nature qui s'épanouit, les arbres en fleurs, les parterres de verdure multicolores ; ils ne perçoivent pas les gazouillis des oiseaux qui les aspergent de trilles sentimentaux. Ils ne jouissent pas du spectacle des lapins arborant des derrières blancs dans une fuite joyeuse.

De loin en loin, un groupe quitte la colonne pour rejoindre l'ouvrage qui lui est assigné. Ils n'ont même pas le courage de s'envoyer les habituels lazzi qui président à ces séparations. C'est au tour de l'équipe d'Antoine.

A suivre.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 468

HORIZONTALEMENT :

I. - Créditeur. — II. - Autoroute. — III. - Hiatus. — IV. - Inter. - Car. — V. - Né. - Ré. - Rio. — VI. - Cuva. - S.A.M.U. — VII. - Ase. - Pâtes. — VIII. - Heu. - Irons. — IX. - Astreinte.

VERTICALEMENT :

1. - Cahin-caha. — 2. - Ruineuses. — 3. - Etat. - Veut. — 4. - Dotera. — 5. - Irure. - Pie. — 6. - Tos. - Sari. — 7. - Eu. - Craton. — 8. - Ut. - Aiment. — 9. - Retroussé.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4^e trimestre 1990

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE